

Photographie Prix des droits humains

La migration dans le viseur

La fondation Act on your future décerne son prix le 1er décembre. Portrait des cinq nominés

Pascale Zimmermann Textes

Hasard ou excellence de cette école genevoise? Les cinq aspirants au Prix des droits humains de la fondation Act on your future sont tous, cette année, diplômés de la Haute Ecole d'art et de design (HEAD), en arts ou communication visuels. Pour cette 2e édition du prix, ils ont travaillé sur le thème de la migration et du chemin qui conduit les migrants à leur terre d'asile. Ils présentent cinq dossiers bien charpentés, intrigants et très différents les uns des autres (voir détails ci-contre). «Le jury - composé de Nathalie Herschdorfer, directrice du Musée des beaux-arts du Locle, Rémy Fenzy, directeur de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles, Reza, photjournaliste, Elodie Morel, directrice du Département photographies de Christie's à Paris, et Gerry Simpson, chercheur senior chez Human Rights Watch - a reçu 14 dossiers», constate Alexandre Kalogiannidis, l'un des fondateurs de Act on your future. «Les vidéos étaient nombreuses, entre 30 et 40% des projets, de même que les travaux alliant photos et vidéos, voire bande-son.» Le lauréat sera désigné le 1er décembre et tous les travaux se verront exposés au public du 2 au 10 décembre.

«De la migration à l'asile» Du 2 au 10 déc., galerie Art Bartschi & Cie, route des Jeunes 43, allée G, 1er étage. Ouverte du lu au sa, de 12 h à 18 h. Infos: www.actonyourfuture.org



Puzzle à dé - et re - construire

● **Judith Hunziker et «Reconstruire»** A 26 ans, elle vit à Leipzig, où elle monte des projets Web en autodidacte pour aider les migrants à s'intégrer. Des Syriens surtout, venus d'Alep, de Damas et de Raqqa. «Ils sont réfugiés, leur statut est légitime, mais leur vie à Leipzig est très difficile. Les premiers mois, ils n'ont plus du tout de repères.» Judith Hunziker a donc opté, sur ses montages photo, pour l'effacement de certains éléments comme les visages et les paysages en arrière-plan.

Puis elle a mélangé des parties de villes syriennes à des bâtiments lipsiens. «J'ai pris des dénominateurs communs: le marché, un café, le tribunal, une église. Amal aime se rendre le mardi sur la Marktplatz, où la voix des marchands lui rappelle ceux d'Alep. Tous les matins, pour aller suivre ses cours d'allemand, Marwan passe devant un café; il se souvient de celui où il retrouvait ses amis de l'université. Chacun regarde Leipzig et songe aux mêmes lieux chez lui. Avant.»

Lettre ouverte aux migrants

● **Dorian Sari et «Welcome!»** Il est lui-même plus qu'un immigré, un errant perpétuel. Chez cet homme, le processus de migration est toujours en cours. Il y tient. Né à Izmir, en Turquie, il met le cap il y a dix ans sur Paris, puis Naples, Tel-Aviv, Genève et maintenant Bâle. «Dès que quelqu'un est différent, il devient un sujet de réflexion. C'est ce qui m'inté-

resse.» Dorian Sari présente ici une vidéo en noir et blanc, un plan fixe de lui en loup de mer pilotant un zodiac, l'œil rivé sur la surface de la Méditerranée comme s'il fouillait les flots à la recherche d'une barque. Sourcils froncés, bouche close, il pense et livre au spectateur sa confession: «You are all over hope. You wish to be safe. No bombs. No violence. Maybe.»



Que laisse-t-on derrière soi?

● **Florent Meng et «Sasabe Trails»** A Sasabe, on vend des tenues de camouflage couleur coyote et des sacs dans lesquels se glissent pour échapper aux caméras thermiques; des bidons d'eau et des sabots de bois afin de laisser derrière soi les mêmes empreintes qu'une vache. Les Mexicains qui tentent la traversée du désert de Sonora pour gagner l'Arizona y

perdent souvent la vie. Florent Meng raconte cette tragédie en collectant les objets abandonnés derrière eux par les migrants et en les photographiant: «Dans un petit sachet, quelqu'un a glissé la page d'un magazine porno et un guide offrant des conseils aux clandestins», cite-t-il à titre d'exemple, comme la trace d'un passage qui a peut-être été le dernier.



Refuge pour blessés sous X

● **Caroline Etter et «C.O.R.»** Dans les oreilles, un entretien avec le directeur du Centre ornithologique de réadaptation de Genthod (C.O.R.), où il est question de «filoches», de «dispositif policier» et de «budgets difficiles à trouver». Sous les yeux, une vidéo montrant hauts grillages, containers et portes closes. Au mur, 24 photos d'aspect clinique: volatiles blessés, masques, seringues, et tout un cabinet de curiosités qui éveille la nôtre. Que se passe-t-il ici? Caroline Etter brouille les pistes. De qui parle le chef du C.O.R.? D'oiseaux migrateurs tombés du ciel ou de migrants rescapés de l'enfer? «J'ai extrait toutes les allusions aux oiseaux soignés puis réinsérés. D'où l'ambiguïté du discours qui, tour à tour, nous met mal à l'aise ou nous fait sourire.» Et derrière pointe la question: peut-on réinsérer tout le monde selon nos valeurs?

Traces d'un peuple disparu

● **Vanessa Cojocar et «More to the north»** Les photos de paysages déserts. Les objets d'un quotidien disparu. Et le dialogue entre les deux, voilà la trame de *More to the north*. «J'ai envisagé la migration d'un point de vue archéologique», souligne Vanessa Cojocar. «Depuis toujours, l'homme a dû bouger, se déplacer et même disparaître. J'ai travaillé sur la disparition des peuples, les lieux délaissés où ils ont vécu, avant, et les traces retrouvées.» Elle a recréé, par ses clichés pris en Islande, un monde imaginaire et l'a animé avec des pièces recomposées: «J'ai pioché dans les bennes à ordures des ateliers de la HEAD des morceaux de plâtre, de bois et d'argile, qui fonctionnent comme des totems.» Entre art contemporain et archéologie, son travail nous interroge: que reste-t-il de nous quand nous sommes partis?

